



HAL
open science

L'excellence, un sport de combat ?

Rose-Myrliè Joseph

► **To cite this version:**

Rose-Myrliè Joseph. L'excellence, un sport de combat ?. Bulletin de la Société Suisse de Sociologie, 2009, 136, pp.31-33. hal-03809864

HAL Id: hal-03809864

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-03809864>

Submitted on 14 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'excellence, un sport de combat ?

Rose-Myrliè Joseph (doctorante FNS, Université de Lausanne)¹

Société Suisse de Sociologie, Bulletin 136, Dezember 2009.

Die Besten – Auf dem Gipfel der Exzellenz. Les meilleurs – l'excellence au sommet.

pp. 31-33

Introduction

La science s'est construite sur l'effort et la lutte, pour améliorer les modes de penser en vue de l'intelligibilité du monde. Mais de plus en plus, le culte de l'excellence devient un credo dans les institutions du savoir, de la même manière qu'il accompagne le culte de la haute performance dans les entreprises managériales décrites par Nicole Aubert et Vincent de Gaulejac (1991). Il en résulte beaucoup de mutations dans les projets de recherche et dans les institutions universitaires. Comment ces changements touchent-ils les étudiant-e-s et doctorant-e-s ? Que signifie pour eux et elles la quête de l'excellence ? Sont-ils égaux face à l'injonction à l'excellence ?

Loin d'être une spécialiste de l'excellence ou de l'éducation, je me fonde essentiellement sur mon parcours et sur mes échanges avec des pairs pour aborder cette problématique. Ma condition de femme « noire » d'origine sociale modeste et de nationalité haïtienne a également beaucoup d'impact sur ma conception de l'excellence. Face aux discriminations de sexe, de classe et de race, j'ai dû me forger un parcours d'excellence pour prouver mon « humanité ». Mais si l'excellence m'a permis d'accéder à une certaine reconnaissance, elle ne m'a pas aidée à combattre ces discriminations. D'où l'importance pour moi de comprendre ses effets, notamment sur les personnes.

Excellence : « toute choses inégales par ailleurs »

Les études constituent un droit, et non un privilège. Pourtant, tout le monde n'en bénéficie pas, et les inégalités sociales sont si importantes que les parcours de formation diffèrent

¹Doctorante en études genre à l'Université de Lausanne sous la direction de Patricia Roux, et à l'Université Paris 7 sous la direction de Vincent de Gaulejac. Titre de la thèse : «L'articulation des rapports sociaux de sexe, de classe et de race dans la migration et le travail des femmes haïtiennes ».

selon le sexe, la classe et la race. Et si on admet qu'étudier constitue un véritable « travail », il en ressort que tout le monde devrait, pour tant d'efforts, bénéficier du financement de ses études. Or, les étudiant-e-s et le doctorant-e-s sont obligés de payer pour leurs études, sauf s'ils / elles sont sélectionnés par les institutions pour bénéficier d'un subside. Ces dernières justifient cette démarche sélective par le manque de moyen financier, argument qui peut toujours être questionné. Mais surtout, on doit se demander quels outils sont utilisés pour définir les « méritant-e-s ». C'est souvent dans ce cadre sélectif que l'excellence est utilisée, pendant tout le parcours universitaire.

La difficulté est que nous ne partons pas toutes et tous du même point. Selon le sexe, la classe et la race, les acquis de départ, les trajectoires, les obstacles à affronter et les privilèges dont on bénéficie sont bien différents. Cette société inégalitaire est fondée sur des déterminations sociales qui, par exemple, défavorisent les moins loti-e-s en termes de capital culturel. De même, par des déterminations psychiques et physiques, certain-e-s deviennent plus disponibles que d'autres au virus de l'excellence. Or, en général, les critères utilisés pour sélectionner en fonction de cette valeur ne prennent pas en compte ces lieux d'inégalités qui renseignent sur les possibilités et contraintes dont résulte chaque capacité ou incapacité. Comme l'excellence est souvent calculée en partant de la fausse idée de l'égalité de départ, les sélections qu'elle fonde ne font souvent que renforcer les rapports sociaux de pouvoir. L'enjeu est alors de trouver les moyens de sélectionner en tenant compte de ces différences socialement construites sans les « naturaliser », par la revendication de l'égalité dans la différence, pour reprendre Christine Delphy (2009).

Excellence : jusqu'où ?

Selon Aubert et De Gaulejac (1991), le mythe de l'excellence fait partie des mutations accompagnant la mondialisation, notamment avec les entreprises hypermodernes soutenues par l'idéologie managériale. De plus en plus, l'université s'aligne sur ce modèle managérial, même si nombre d'étudiant-e-s clament : « L'université n'est pas une entreprise ; le savoir n'est pas une marchandise. »² Si l'injonction à l'excellence dans ces institutions scientifiques visait l'effort de soi et de la collectivité scientifique, pour l'intelligibilité du monde et le changement social nécessaire, elle serait profitable. Mais elle tend sou- vent vers des démarches individualistes qui minent la collectivité scientifique et

² Slogan des étudiant-e-s contre le projet de loi pour la réforme de l'université en France (loi LRU).

l'avancement de la science. Puisque cette valeur s'accompagne d'une concurrence de plus en plus malsaine, entretenue par les structures universitaires et les institutions de financement, on se peut se demander vers quelle position épistémologique on se dirige. Dans ces sciences sociales soumises au culte de la performance, quelle place est réservée à l'objectivité et à la subjectivité, puisque le-la chercheur-e est plus contraint-e de répondre à l'envie de « plaire » qu'à sa sensibilité sociale ?

Point n'est besoin d'ajouter que, dans cette ère où la performance individuelle se construit contre la science et les « autres », l'excellence est un combat « contre soi », contre son équilibre, sa santé, sa joie, son temps, etc. Or, primer l'effort devrait favoriser un travail sur soi, contre le découragement, la médiocrité et la tentation de la facilité. Cette excellence répandue dans l'« entreprise universitaire » correspond au même défi de se surpasser prescrit dans l'organisation managériale. Il en résulte un « coût » pour les étudiant-e-s. Le management universitaire produit ainsi des individus malades de l'excellence. A la manière de l'« homme managérial » décrit par Aubert et De Gaulejac (1991), les étudiant-e-s vivent dans l'angoisse, le stress, se retrouvent déboussolés, pressés par l'excellence, cette quête de l'avoir en concurrence avec celle du savoir. C'est la souffrance au travail universitaire comme la qualifierait Christophe Dejours (2000) ou la perte du sens du travail, pour paraphraser Fabienne Hanique (2004).

Par ailleurs, pour approfondir le « coût » de l'excellence universitaire, il faut aussi prendre en compte les autres activités quotidiennes. Excellence universitaire : oui ! Mais aux dépens de quoi ? « Réussir les études » ne peut être incompatible avec « réussir sa vie » et « réussir dans la vie ». Or, de plus en plus, un surinvestissement dans le travail est imposé aux étudiant-e-s et aux doctorant-e-s. Ainsi, actuellement, il existe une forte pression pour écourter le temps de la thèse alors que les exigences ne diminuent pas. Les doctorant-e-s n'ont plus la disponibilité pour les autres temps de la vie, comme le temps amical, le temps familial, le temps pour soi, le temps pour la militance, etc. On oublie aussi qu'à côté du travail universitaire, beaucoup de personnes sont obligées d'intégrer le marché du travail. De plus, on invisibilise le temps nécessaire au travail domestique.

A l'instar des entreprises qui empêchent les employé-e-s d'articuler travail salarié et travail domestique, les universités reposent sur un principe de surinvestissement au travail scientifique. Ainsi, avec la rigidité de la division sexuelle du travail, les hommes trouvent du temps pour se surinvestir dans leurs études alors que leurs femmes s'occupent du travail domestique, au risque d'interrompre leurs études. Dans plusieurs pays, le travail domestique des filles nuit à leur scolarisation, ce qui les défavorise plus tard sur le marché

du travail. On peut aussi constater que les femmes trouvent plus difficilement que les hommes des bourses d'excellence, notamment les bourses de mobilité vers les pays du Nord.

Ajoutons que l'impératif de l'excellence universitaire est encore plus compliqué pour certaines catégories d'étudiant-e-s et de doctorant-e-s, notamment les étrangers et étrangères. Outre les démarches administratives et les efforts déployés pour s'adapter à d'autres systèmes de vie – dont un autre système universitaire –, ils / elles doivent s'éloigner de toute une partie d'eux-elles-mêmes restée au pays d'origine : leurs proches, leurs repères, leur culture, etc. Dans ces situations d'isolement qui les soumettent à des rapports de domination, il leur devient plus pénible de se « consacrer » exclusivement aux études et ainsi d'accéder à l'excellence.

Pour toutes ces raisons, ce surinvestissement pour l'excellence est en contradiction avec l'équilibre psychique et social indispensable à l'effort de penser. En engendrant ainsi une hypertrophie de la tête aux dépens d'autres facettes de la vie individuelle et collective, l'excellence universitaire produit des monstres avec une tête bien grosse et un petit corps individuel et social. On peut en outre se demander si ce dogme garantit un meilleur lendemain aux étudiant-e-s. En fonction du sexe, de la classe, de la race, de l'origine géographique et de l'âge, les étudiant-e-s ne sont pas égaux face à une carrière dans la science ou dans d'autres champs professionnels, et ce indépendamment de leur parcours d'excellence. Étant donné que l'excellence n'exclut pas la précarité et le risque d'inutilisation des connaissances acquises, faut-il en payer le prix ?

Excellence : à quel prix ?

La démarche d'excellence dans les trajectoires individuelles de recherche a un coût important. Pour bénéficier d'une bourse d'excellence, par exemple, on est obligé de répondre à nombre d'exigences, souvent pendant le peu de temps qui sépare le deuxième cycle du troisième. Il en résulte ordinairement l'épuisement et le stress, outre l'incertitude qui risque d'aboutir à la dévalorisation de soi et au découragement après tout refus de financement. La lourdeur administrative s'ajoute au manque d'information et de transparence en ce qui concerne les critères de sélection. Cela implique également de disposer des nouvelles technologies de l'information et de la communication, alors que plus d'un-e n'y ont pas suffisamment accès. Les supports des écoles doctorales

demeurent insuffisants dans bien des cas. L'excellence a donc un prix que tout le monde ne peut payer.

Conclusion

La science étant moins valorisée matériellement et symboliquement que d'autres domaines, il est certes indispensable de valoriser l'effort universitaire et de proposer des modèles de réussite. Cependant, il semble risqué de soumettre le monde du savoir à l'injonction de l'excellence. Cette valeur renforce en effet certaines inégalités tout en amenant, dans bien des cas, à se construire contre les autres et contre soi, dans un surinvestissement scientifique incompatible avec d'autres investissements quotidiens, et sans la garantie d'un avenir adéquat. Cette valeur où s'exprime l'économicisme aux dépens du social et de la politique ne va-t-elle pas produire à terme des déçus de l'institution universitaire? Il faut donc protéger la science du coût de l'excellence, tout en renforçant les capacités de réflexion et la créativité.

Références bibliographiques

Aubert, Nicole et Vincent de Gaulejac (1991): *Le coût de l'excellence*. Paris : Seuil.

Bourdieu, Pierre et Jean-Claude Passeron (1964) : *Les héritiers. Les étudiants et la culture*. Paris: Minuit.

Dejours, Christophe (2000) : *Souffrance en France*. Seuil : Paris.

Delphy, Christine (2009) : *L'ennemi principal. Penser le genre (tome II)*. Paris : Syllepse, Nouvelles Questions Féministes.

Hanique, Fabienne (2004) : *Le sens du travail : Chronique de la modernisation au guichet*. Paris : Érès.

Rose-Myrliè Joseph